

*Ciné
fantastique*

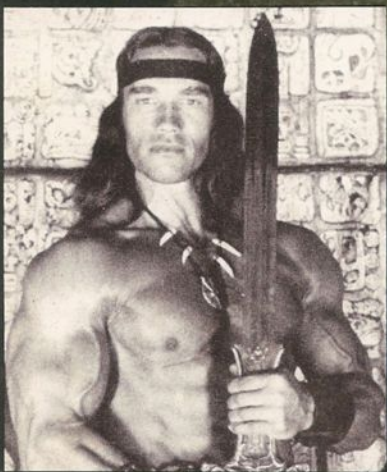
38

MAD MOVIES

Hollywood
frappe fort :

**RETOUR VERS LE FUTUR
FRIGHT NIGHT
EXPLORERS
OZ, etc...**

SCHWARZENEGGER

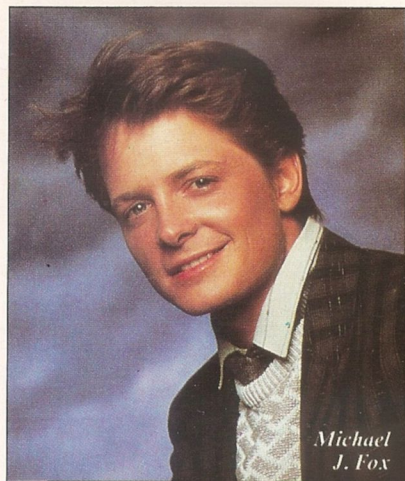


**+ 11 pages de
rétrospective**

DOSSIER MAQUILLAGE

1 entretien Rick Baker 2 les jeunes qui montent

M2016-38-20,00 F CANADA \$ 3,95 SUISSE 6,50 F



Michael
J. Fox



RETOUR VERS LE FUTUR

Réal. : Robert Zemeckis
 Prod. : Bob Gale et Neil Canton
 Prod. Exécutifs : Steven Spielberg, Frank Marshall et Kathleen Kennedy
 Scén. : Robert Zemeckis et Bob Gale
 Dir. Phot. : Dean Cundy
 Mont. : Arthur Schmidt et Harry Keramides
 Effets visuels : Industriel Light and Magic
 Mus. : Alan Siverstri
 SPFX : Kevin Pike
 Une production Amblin Entertainment.
 U.S.A. 1985. 100 mn
 Dist. : C.I.C.
 Int. : Michael J. Fox (Marty McFly),
 Christopher Lloyd (Professeur Emmet Brown),
 Lea Thompson (Lorraine Baines), Crispin
 Glover (George McFly), Thomas F. Wilson
 (Biff Tannen), Claudine Wells (Jennifer
 Parker), Marc McClure (Dave McFly),
 Wendie Jo Sperber
 (Linda McFly), George De Cenzo
 (Sam Baines).

« Back to the Future est le plus grand épisode de « Leave it to Beaver » jamais produit. »

Steven Spielberg

Il est difficile de savoir comment déchiffrer cette affirmation, surtout pour des lecteurs non-américains, mais la remarque ne vaut pas le coup d'être citée si elle n'est pas analysée. Il faudrait peut-être commencer avec le rôle joué par la télévision dans l'éducation de gens comme Spielberg, produit quintessencié de l'Amérique banlieusarde des années 50. Il n'est pas question d'entreprendre une étude

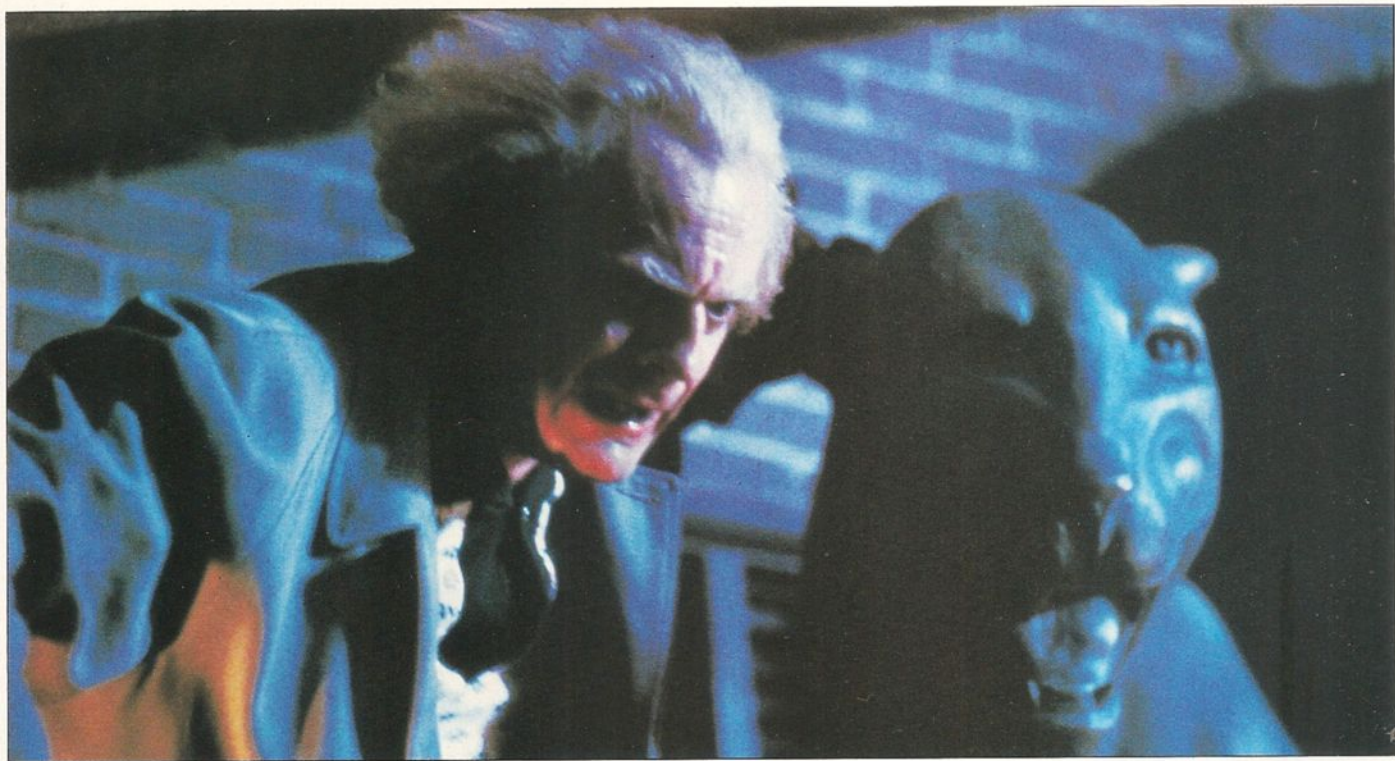
sociologique majeure, nous serons donc courts. Avant d'être dénoncée en bloc comme le gigantesque terrain vague, le tube abruti ou la boîte imbécile, la télévision fut une merveilleuse fenêtre sur le monde, une fenêtre qui permettait à des millions de téléspectateurs fascinés d'entrevoir un petit bout de l'Eldorado américain. Les commentateurs nostalgiques – qui, en général, s'occupent à dénigrer la télévision américaine d'aujourd'hui – aiment souvent se remémorer les jours dorés du médium, c'est-à-dire une succession de dramatiques originales, d'adaptations de classiques littéraires, d'émissions culturelles sophistiquées et de programmes de variétés innovateurs. Ce qu'ils semblent ignorer c'est que les premiers vrais enfants de la télévision – ceux qui font les modes et les tendances cinématographiques d'aujourd'hui – n'ont pas grandi en chérissant des téléfilms culturels comme *Requiem pour un poids lourd* de Rod Serling ou *Marty* de Paddy Chayefsky. Ils se passionnent pour les rediffusions de sitcom (situation comedy, ex : « Les jours heureux » ou le tout nouveau (et français !) « Maggie ») comme « Dobie Gillis », « Father Knows Best » et, bien sûr, « Leave it to Beaver », consacrés à la joie d'être un adolescent de classe moyenne dans une Amérique pleine de maisons à un étage, de garages à deux places, d'années de lycées interminables, et où les problèmes les plus graves concernent les rendez-vous, les booms et la réputation d'être sympa. Que cette Amérique n'ait jamais vraiment existé n'est pas le sujet ici. Il est d'ailleurs très vraisemblable que le jeune Steven Spielberg n'ait jamais cru qu'elle existât ; mais ils grandirent en rêvant d'une image, celle paradisiaque de familles à deux parents dont les enfants ne voulaient pas plus voir le côté « sex and drug » du rock and roll que leurs mamans et leurs papas.

De *Fandango* et *I Wanna hold Your Hand* aux *Aventuriers de l'Arche Perdue*, *E.T.*, *Poltergeist*, *Gremlins* et *Goonies*, cette vue du monde du petit écran est présente dans tous les projets auxquels Spielberg participe d'une fa-

çon ou d'une autre. Et cela vaut certainement pour *Retour vers le Futur* qui entretient, à plusieurs niveaux, une dette manifeste envers la télévision des années 50.

Marty McFly mène une existence banlieusarde des années 80, c'est-à-dire, vue à travers des verres teintés années 50. Son quartier n'est pas le milieu riche des innombrables comédies juvéniles, baignant dans la drogue douce et le sexe facile et sans histoire, mais la vision minable d'un urbanisme utopique à la déroute. Sa mère est une alcoolique réprimée et bouffie ; son père est un niais souriant, toujours traumatisé par le brimeur qui le bousculait au





lycée. Marty a des problèmes on ne peut plus ordinaires. Il a une petite amie mais pas d'endroit pour l'emmener, un groupe musical mais pas d'endroit pour jouer, et enfin le vague sentiment que sa vie pourrait être différente sans vraiment savoir quoi faire à ce sujet. L'ami excentrique de Marty, le docteur Brown, offre une solution à ce dernier problème. Il fabrique une machine à explorer le temps à partir d'une DeLorean et, après une série de mésaventures, renvoie Marty en 1955, où celui-ci doit faire face à un dilemme oédipien. Il interrompt la première rencontre de ses parents – une légende familiale à laquelle Marty croyait à peine – et amène sa mère, une adolescente plus folâtre qu'il ne l'eût imaginé, à tomber amoureux de lui à la place. La situation a quelque chose de cauchemardesque, mais c'est aussi un rêve. Marty, bénéficiant de trente années d'histoires de la culture pop, est tellement plus cool que tous ceux qui l'entourent qu'il a du mal à le croire. Il lui faut, bien sûr, composer avec le paradoxe de

voyage temporel qu'il constitue, mais on ne doute pas un instant qu'il n'y arrive.

L'étroitesse du champ de références de **Retour vers le Futur** n'est nulle part plus évident que dans cette déclaration du metteur en scène et co-scénariste, Robert Zemeckis (qui, comme Bob Gale l'autre co-scénariste, sort de l'école de cinéma de University of Southern California) : « Nous avons toujours été fascinés par l'idée du voyage dans le temps et nous aimions la notion du changement de l'histoire. Mais surtout, nous voulions écrire une histoire de voyage temporel qu'il était possible d'apprécier sans connaître l'Histoire. C'est probablement le piège de tous les spectacles à base de voyage dans le temps, celui de devoir connaître l'assassinat de Lincoln ou les détails de Pearl Harbor ou d'autres choses encore pendant la description desquelles vous dormiez à l'école. » Voilà bien une attitude singulière à l'égard de l'Histoire ; seuls les Américains disent des choses pareilles pour publication. Cependant, tout en ignorant l'Histoire avec un grand H, **Retour vers le Futur** suppose que ses spectateurs n'auront aucun problème pour apprécier les références à des boissons-soda dans une scène de dîner, ou la présomption que le nom de Marty est « Lee Cooper » parce que c'est marqué sur tous ses vêtements, ou encore une scénette présentant des poses de rock and roll en avance sur leur temps. Le passé est peut-être un pays étranger, mais cette région particulière a été si bien cartographiée par la télévision que cette supposition est bien fondée.

A ajouter au crédit de **Retour vers le Futur** : son caractère mordant. Le passé conçu par Larry Paull – qui a contribué à la création du rétro-futur de **Blade Runner** et a obtenu une nomination aux Oscars pour son travail – est un endroit distrayant à visiter mais pas vraiment un lieu où l'on aimerait vivre ; en tant que fantaisie nostalgique la bride ne lui est jamais laissée sur le cou. Le présent, le futur vers lequel retourne Marty, n'est pas celui qu'il a quitté et, au premier abord, il semble s'être considérablement amélioré, tout en étant légèrement dérangeant. Si le passé est un amalgame de vieux clichés télévisuels, le nouveau présent sert d'exemple à l'esthétique californienne ; ce n'est pas du « tout beau » sans réserves. Le futur lointain semble même être une zone à désastre : au moment où Marty s'apprête à partir en week-end avec sa girlfriend, le docteur essoufflé vient le voir pour

lui dire que ses enfants sont en difficulté et ont besoin d'assistance. La vision d'une vie passée à parcourir le temps pour sauver les ancêtres et les descendants des uns et des autres n'est pas une vision heureuse. Et pourtant c'est bien ce qui semble attendre Marty. Le noyau amer de **Retour vers le Futur** fait éviter au film le piège d'être trop adorable. On a là une combinaison surprenante d'éléments qu'il semble approprié de faire de nouveau résumer par Spielberg :

« **Retour vers le Futur** c'est... comme si quelqu'un avait déchargé une benne pleine de bonnes idées à travers ma fenêtre, avec Bob Zemeckis derrière le volant. »

Ce n'est peut-être pas une méthode standard pour faire des films mais, dans le cas présent, cela semble avoir marché.

Maitland MCDONAGH

